

Homage à Jacques Glowinski

Les scientifiques du monde entier, et plus particulièrement l'ensemble des chercheurs, des techniciens et des administratifs de l'Inserm, sont éprouvés par la disparation brutale de Jacques Glowinski, le 4 novembre 2020, à l'âge de 84 ans. Pour ceux qui étaient ses proches ou qui l'ont connu de près, ce fut, de plus, une immense tristesse. Pourquoi cette peine ?

D'abord, parce que c'était un grand scientifique. Des grands scientifiques, il y en avait beaucoup au moment où naissait la neurobiologie en France, dans les années 1970. On ne peut pas ne pas évoquer les autres chercheurs de renom, tels Jean-Pierre Changeux, Jean-Charles Schwartz, Michel Le Moal, et bien d'autres, qui étaient les leaders de la discipline à l'époque. En quoi Jacques Glowinski était-il un scientifique qui sortait de l'ordinaire ?

Passionné par la recherche, il avait certes un regard élevé sur la science en général et sur les neurosciences débutantes en particulier, mais ce qui faisait sa force, de mon point de vue, c'était son extraordinaire sens de l'expérimentation. C'est là qu'il excellait. C'était un expérimentateur ingénieux, sachant fabriquer des réalités à partir des détails. Était-ce sa formation de pharmacien ou son passage aux États-Unis, dans le laboratoire de Julius Axelrod, Prix Nobel qui avait commencé sa carrière comme technicien ? Quoi qu'il en soit, il avait cette étonnante perspicacité pour construire une expérience, pour en analyser les résultats, en chercher les biais, trouver les réponses, imaginer la « manip » suivante. Cette ingéniosité l'a amené à bâtir au fur et à mesure les techniques nécessaires pour répondre aux questions posées. Un talent qui consiste à imaginer une technique nouvelle pour répondre à la question posée, et non pas, comme on tend à le faire trop souvent aujourd'hui, en science comme en médecine, à appliquer la méthode à la mode aux questions du moment. Et l'on ne compte plus les découvertes qui se sont égrenées depuis la création de son laboratoire au Collège de France, en 1965 : décryptage des mécanismes de la synthèse et de la libération des neurotransmetteurs ; découverte du rôle de plusieurs systèmes de neurotransmetteurs, en particulier les neurones dopaminergiques dont on sait la déficience ou l'excès d'activité dans les maladies de Parkinson ou la schizophrénie ; première tentative pour approcher le rôle physiologique des noyaux gris centraux ; anticipation, à côté des neurones, du rôle des cellules gliales dans les interactions cellulaires, etc.

C'était aussi un entrepreneur, ce qui à l'époque était nouveau, un talent qu'il a exploité en s'ouvrant vers la recherche industrielle et qu'il a mis au service de la collectivité dans de nombreux domaines. Toujours au service de l'intérêt général. C'est ainsi qu'il a réussi à construire une communauté d'hommes et de femmes qui dépassait les individualités : participation à d'innombrables comités scientifiques afin de booster la recherche, en particulier au Collège de Direction Scientifique de l'Inserm, aux côtés de Philippe Lazar ; rédaction de nombreux rapports, notamment sur la création des Neuro-pôles en 2006, ou la création du vaste campus de Saclay ; restructuration du Collège de France, dont il fut Professeur puis l'Administrateur, avec ses répercussions en termes de fonctionnement et de structure. C'était là un aspect inattendu du personnage qui s'est développé sur le tard : l'« architecte rentré ». Il avait, en effet, une passion pour l'architecture, une façon de voir l'édification ou la transformation des lieux comme il voyait le fonctionnement cérébral, disait-il. Sans être un érudit, il voyait son activité de recherche intégrée dans une vision de la société du futur. C'est certainement une des raisons qui l'amenaient à s'ouvrir vers la médecine, et ils sont nombreux ceux qui ont été formés dans son laboratoire tels Marie-Françoise Chesselet, Catherine Lubetzki, Jean-Antoine Girault, Hervé

Chneiweiss, Jean-Christophe Corvol, et d'autres qui se sont inspirés de ce modèle dans leur propre vie médicale et scientifique. Je n'oublie pas qu'il a tout fait auprès de mes patrons de médecine, Paul Castaigne et François Lhermitte, pour m'aider, en 1977, à développer un laboratoire de physiopathologie des maladies du système nerveux à l'hôpital de la Salpêtrière. Ouverture aussi vers les humanités, et il serait certainement fier, aujourd'hui, de voir notre Comité pour l'histoire de l'Inserm en action.

On peut comprendre l'attrait qu'il a exercé sur toute une génération, qui a fait de lui un Chef d'école. Il vivait la recherche comme une entreprise collective, intellectuelle et affective, tout en respectant chacun, sans distinction de grade ou de fonction. Combien sont-ils ceux qui ont essaimé dans la discipline de neurobiologie ici et ailleurs ? France Agid, Anne-Marie Thierry, Marie-Jo Besson, Marylou Kemel, Michel Hamon, André Cheraïmy, Bernard Scatton, Alain Prochiantz, Francis Héry, Bernard Bioulac, et combien d'autres ?

Produit de l'école républicaine, il fut bon élève, paraît-il. C'était un travailleur infatigable, qui savait entraîner les autres. Il avait une sensibilité à la fois généreuse et malicieuse qu'on pouvait reconnaître à son regard, si chaleureux et perçant. D'où son charisme, avec cette charmante ambivalence : ouverture d'esprit et ténacité, modestie sans feinte et ambition d'aller de l'avant, partage des idées et engagement personnel, sens de l'amitié et netteté des décisions, rires de gamin et « coups de gueule ». Un « type bien »...

Jacques Glowinski figurera comme une gloire de l'Inserm, un pionnier de la neurobiologie dans l'histoire des neurosciences, un être cher pour nous tous.

Yves Agid, 25 novembre 2020